

Dictée du 11 avril 2022 : Retour à Tipasa. A Camus.

Albert Camus (1913-1960) passa en Algérie une jeunesse pauvre, consacrée à des études de philosophie et au théâtre, avant de devenir un journaliste et un écrivain parisien célèbre, qui participa à la Résistance, s'engagea politiquement dans le journal Combat, entre autres lors de la guerre d'Algérie.

Dans "**Noces à Tipasa**", un des quatre récits de Noces, écrit en 1938, l'auteur marqué par la maladie (il souffre de tuberculose) évoque la joie de vivre sous le soleil. Cette évocation poétique met en scène la communion de l'Homme et d'une nature belle, réconfortante et sensuelle.

Albert CAMUS « **Retour à Tipasa** » (extrait de L'Été)

Quelques années après la guerre, lors d'un voyage en Algérie (dont il était originaire), Albert Camus retourne visiter les ruines romaines du village littoral de Tipasa, qu'il avait aimé et célébré quinze ans plus tôt, comme un lieu « habité par les dieux ». [dictée du 15 octobre 2018] Il évoque ici l'impression renouvelée que fait sur lui la solennité du site. A la description d'un paysage superbe s'ajoute l'émotion de retrouver intact, malgré le temps, un bonheur qui s'apparente à un sentiment d'éternité.

Du **forum** jonché d'olives, on découvrait le village en contrebas. Aucun bruit n'en venait : des fumées légères montaient dans l'air limpide. La mer aussi se taisait, comme suffoquée sous la douche ininterrompue d'une lumière étincelante et froide. Venu du Chenoua, un lointain chant de coq célébrait seul la gloire fragile du jour. Du côté des ruines, aussi loin que la vue pouvait porter, on ne voyait que des pierres grêlées et des **absinthes**, des arbres et des **colonnes** parfaites dans la transparence de l'air **cristallin**. Il semblait que la matinée **se fût fixée**, le soleil arrêté pour un instant incalculable. Dans cette lumière et ce silence, des années de fureur et de nuit fondaient lentement. J'écoutais en moi un bruit presque oublié, comme si mon cœur, arrêté depuis longtemps, se remettait doucement à battre. Et maintenant éveillé, je reconnaissais un à un les bruits **imperceptibles** dont était fait le silence : la basse continue des oiseaux, les soupirs légers et brefs de la mer au pied des rochers, la vibration des arbres, le chant aveugle des colonnes, les froissements des absinthes, les **lézards** furtifs. J'entendais cela, j'écoutais aussi les flots heureux qui montaient en moi. Il me semblait que j'étais enfin revenu au port, pour un instant au moins, et que cet instant désormais n'en finirait plus. Mais peu après le soleil monta visiblement d'un degré dans le ciel. Un merle **préluda** brièvement et aussitôt, de toutes parts, des chants d'oiseaux explosèrent avec une force, une jubilation, une joyeuse discordance, un ravissement infini. La journée se remit en marche. Elle devait me porter jusqu'au soir.

A midi, sur les pentes à **demi sableuses** et couvertes d'**héliotropes** comme d'une écume qu'**auraient laissée** en se retirant les vagues furieuses des derniers jours, je regardais la mer qui, à cette heure, se soulevait à peine d'un mouvement épuisé et je rassasiais les deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche, je veux dire

aimer et admirer. Car il y a seulement de la malchance à n'être pas aimé : il y a du malheur à ne point aimer. Nous tous, aujourd'hui, mourons de ce malheur. C'est que le sang, les haines décharent le cœur lui-même ; la longue revendication de la justice épuise l'amour qui pourtant lui a donné naissance. Dans la **clameur** où nous vivons, l'amour est impossible et la justice ne suffit pas. C'est pourquoi l'Europe hait le jour et ne sait qu'opposer l'injustice à elle-même. Mais pour empêcher que la justice se racornisse, beau fruit orange qui ne contient qu'une pulpe amère et sèche, je redécouvrais à Tipasa qu'il fallait garder **intactes** en soi une fraîcheur et une source de joie, aimer le jour qui échappe à l'injustice, et retourner au combat avec cette lumière conquise. Je retrouvais ici l'ancienne beauté, un ciel jeune, et je mesurais ma chance, comprenant enfin que dans les pires années de notre folie le souvenir de ce ciel ne m'avait jamais **quitté**. C'était lui qui pour finir m'avait **empêché** de désespérer. J'avais toujours su que les ruines de Tipasa étaient plus jeunes que nos chantiers ou nos **décombres**. Le monde y recommençait tous les jours dans une lumière toujours neuve. Ô lumière ! c'est le cri de tous les personnages placés, dans le drame antique, devant leur destin. Ce recours dernier était aussi le nôtre et je le savais maintenant. Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été **invincible**.

Albert Camus. Retour à Tipasa », L'Été. (1953)

VOCABULAIRE :

- **forum**

nom masculin (latin *forum*)

- 1. Dans l'Antiquité romaine, place du marché, où le peuple s'assemblait, à Rome, et qui était le centre de la vie politique, économique et religieuse de la cité.
- 2. **Littéraire**. Lieu où se traitent les affaires publiques, tribune : [L'éloquence du forum](#).
- 3. Réunion avec débat, colloque : [Un forum sur l'éducation musicale](#).
- 4. Nom donné à certaines aires commerciales (avec majuscule) : [Forum des Halles à Paris](#).
- 5. Sur Internet, espace public virtuel destiné à l'échange de messages sur un thème donné.

SYNONYME :

groupe de discussion

- **suffoquer**

verbe transitif : étouffer ; opprimer

- **Synonymes de suffoquer** : ébahir · abasourdir · émouvoir · époustoufler · asphyxier · étonner · étouffer · étrangler

- **Le Chenoua** : Le massif du mont **Chenoua** est, à l'ouest, le point culminant des collines du Sahel algérois. Il est entouré à l'est par l'oued Nador, rivière de Tipaza.
- Lézard, bizarre, hasard, blizzard,

- **préluder**

1. *verbe intransitif*

Préluder par

chanter, jouer (un morceau) pour commencer.

2. *verbe transitif indirect*

Préluder à

se produire avant (une autre chose) en la laissant prévoir.

Un prélude :

1. Pièce instrumentale ou orchestrale de forme libre (qui sert parfois d'introduction).

Les préludes de Chopin.

2 AU FIGURÉ

Ce qui précède, annonce (qqch.) ; ce qui constitue le début (d'une œuvre, d'une série d'événements...).

Le prélude des hostilités.

- **Héliotrope :**

Du latin *heliotropium*, emprunté au grec ancien *ἡλιότροπος*, *hêliotropos* (« id. »), constitué de *ἥλιος*, *hêlios* (« soleil ») et *τρόπος*, *tropos* (tour) de *treipen* (tourner).

- **1** Genre de plantes de la famille des borraginées, où l'on distingue l'héliotrope, cultivé pour la beauté et surtout pour la bonne odeur de ses fleurs.
- **2** Nom de quelques plantes qui se tournent vers le soleil tant qu'il est sur l'horizon
Adjectivement. Plantes héliotropes. Lame héliotrope, la lame supérieure de la feuille des héliotropes.
- **3** Pierre précieuse qui est verdâtre et rayée de veines rouges ; c'est une espèce de jaspe oriental
- **4** *Terme de physique.* Instrument qui, renvoyant le rayon solaire à un observateur éloigné, peut remplacer les signaux ordinaires dans les grandes opérations géodésiques.
- **5** *Terme d'antiquité.* Espèce de cadran solaire

- **ô**

Interjection

Littéraire. Sert à apostropher, à invoquer et à marquer un sentiment exalté.

Ne pas confondre avec Oh ! et Ho ! ; interjections également.

Ces trois graphies représentent conventionnellement trois « interjections » distinctes, qui ne correspondent en réalité dans la langue orale qu'à une seule exclamation, [o], prononcée

comme un *o* plus ou moins explosif, plus ou moins fermé et plus ou moins long. Les valeurs que l'on attribue par tradition à ces trois graphies sont les suivantes.

Ô (avec un accent circonflexe ; **n'est jamais suivi immédiatement d'un point d'exclamation**) sert à interpeller, à **invoquer** un être ou une chose, ou à souligner, dans un registre littéraire et emphatique, l'expression d'un sentiment intense (admiration, joie, douleur, etc.) : « *Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !* » (Corneille). « *Ô inquiétudes nouvelles !* » (A. Gide). « *Ô trois fois chère solitude* » (A. de Musset).

Oh (**toujours immédiatement suivi d'un point d'exclamation**) marque la surprise, l'admiration, la supplication, l'indignation, l'hostilité, le dégoût, etc. ; sert à souligner une affirmation, une émotion, une restriction ; sert à appeler ou à interpeller : « *Oh ! C'est curieux... Je n'aurais jamais cru* » (Colette). « *Oh ! La bonne odeur de soupe au fromage* » (A. Daudet). « *Oh ! mon père, grâce ! pardonnez-moi* » (P. Mérimée). « *Oh ! Jouissons encore un peu, naïvement, de ces beaux actes !* » (P. Valéry). « *Enfants ! Oh ! Revenez !* » (V. Hugo).

Ho (**toujours immédiatement suivi d'un point d'exclamation**) sert à appeler, à interpeller : *ho ! qui va là ? ; ho ! hisse !*

REMARQUE

On voit que les différences qui séparent ces trois interjections sont minimes.

<http://athenaphilosophique.net/wp-content/uploads/2019/07/Camus-Albert-Noces-suivi-de-L%C3%A9t%C3%A9.pdf>

L'AUTEUR : Albert CAMUS (1913-1960)

En 1871, la famille Camus opte pour la France et, quittant l'Alsace, va s'installer en Algérie. Le fils, Lucien, ouvrier agricole, épouse Catherine Sintès, Espagnole de Majorque. Deux garçons naissent de cette union.

Albert, le second, voit le jour à Mondovi, près de Constantine, le 7 novembre 1913. Il n'a pas un an lorsque son père est mortellement blessé à la première bataille de la Marne : « [...] mort au champ d'honneur, comme on dit. En bonne place, on peut voir dans un cadre doré la croix de guerre et la médaille militaire » (*l'Envers et l'endroit*).

La jeune veuve s'installe avec ses deux enfants et sa mère à Alger, dans le quartier des pauvres, faisant des ménages pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle « donne son argent à sa mère ». Celle-ci fait l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit : « Ne frappe pas sur la tête », parce que ce sont ses enfants, et elle les aime bien. »

De 1918 à 1923, Camus fréquente l'école primaire communale du quartier Belcourt, où un instituteur, Louis Germain, discerne les aptitudes du petit Albert et se consacre à lui, remplaçant l'image du père. L'enfant réussit au concours des bourses de l'enseignement secondaire : il entre alors au lycée Mustapha d'Alger. Il est respecté de ses condisciples à cause de ses multiples talents, qui font oublier sa pauvreté ; on l'appelle affectueusement « le petit Prince » ; avec son professeur Jean Grenier naît une amitié qui durera jusqu'à la mort. Bachelier, Camus commence la classe de lettres supérieures, vivant avec intensité sur tous les plans, lorsqu'il est atteint par la tuberculose : « Une grave maladie m'ôta provisoirement la force de vie qui, en moi, transfigurait tout » (*Carnets*).

Grâce à des prêts d'honneur, il peut cependant reprendre ses études et s'inscrit à la section de philosophie de l'université d'Alger ; il obtient un diplôme d'études supérieures sur le sujet *Néo-platonisme et pensée chrétienne*. Mais l'université n'est pas pour lui une tour d'ivoire : il exerce divers métiers, se marie, divorce peu après ; il adhère au parti communiste, puis démissionne lors du pacte entre Staline et Pierre Laval ; il fonde la maison de la culture d'Alger et la troupe « Théâtre du travail ».

Pour cette troupe, avec plusieurs camarades, il compose un drame antifasciste, ***Révolte dans les Asturies*** devenant ainsi un écrivain engagé. Les représentations sont interdites par le gouvernement général. Dès ce moment, l'œuvre et la vie de Camus se confondent dans la naissance d'un « message ».

En 1937, il publie un recueil de nouvelles autobiographiques et symboliques auquel il travaille depuis plus de deux ans : « Pour moi, je sais que ma source est dans *l'Envers et l'endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. » Mais Pascal Pia l'engage comme journaliste à Alger *républicain*, et Camus apprend son métier, écrivant des articles dans tous les genres. Il publie notamment un compte rendu de *la Nausée*, admirant le talent de Sartre, mais déplorant sa perspective de la vie. Il donne alors un second recueil de nouvelles, ***Noces***,

écho du premier (« Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure »), puis, avec quelques amis, il fonde la revue *Rivages*, qu'il veut consacrer à une certaine forme de civilisation, aux antipodes de celle de Sartre : « Ce goût triomphant de la vie, voilà la vraie Méditerranée. » Il fait alors la connaissance de Malraux, mais, à la suite d'un reportage sur la misère en Kabylie, il doit quitter l'Algérie.

En mai 1940, à Paris, il termine *l'Étranger*, vivant d'un modeste emploi à la rédaction de *France-Soir*. En juin, il se replie avec le journal à Clermont-Ferrand, où il rédige l'essentiel du recueil *le Mythe de Sisyphe*. Vers la fin de l'année, il épouse Francine Faure, une Oranaise. En 1941, il retourne en Algérie, à Oran, où il met la dernière main au *Mythe de Sisyphe*, puis il entame *la Peste*. Rentré en France vers la fin de l'année, il se jette dans la Résistance active : « C'était un matin, à Lyon, et je lisais dans un journal l'exécution de Gabriel Péri. » Il participe aux activités du réseau « **Combat** » (mouvement Libération-Nord) pour le renseignement et la presse clandestine.

Sur les instances de Malraux, les éditions Gallimard publient *l'Étranger* en juillet 1942. Mais Camus a une grave rechute de tuberculose, et il se prépare à rejoindre Francine à Oran pour sa convalescence, lorsque les Alliés débarquent en Afrique du Nord. Le couple restera séparé jusqu'à la Libération.

La parution du recueil d'essais philosophiques *le Mythe de Sisyphe* (1943) est marquée par le succès et l'incompréhension. Nombre de critiques rapprochent de la pensée de Sartre un ouvrage où Camus écrit : « Je prends ici la liberté d'appeler suicide philosophique l'attitude existentielle. »

Camus devient cependant le délégué de « **Combat** » dans la fusion des mouvements de Résistance ; il publie clandestinement *deux Lettres à un ami allemand* et, le 24 août 1944, pendant les batailles de rues pour la libération de Paris, donne l'éditorial du premier numéro du journal *Combat*, sorti de la clandestinité. Tandis que Marcel Herrand crée, au théâtre des Mathurins, avec Maria Casarès dans le rôle de Martha, *le Malentendu*, qui connaît un semi-échec, Camus, codirecteur de *Combat*, veut donner au journal, et à toute la presse issue de la Libération, un visage nouveau : « Pour des hommes qui, pendant des années, écrivant un article, savaient que cet article pouvait se payer de la prison et de la mort, il est évident que les mots avaient une valeur et qu'ils devaient être réfléchis » (*Actuelles I*).

En septembre 1945 naissent ses deux enfants, Jean et Catherine Camus. Quelques jours plus tard, la première de *Caligula* au théâtre Hébertot est un triomphe, mais on ne sait pas très bien si le succès est dû au texte de la pièce ou à la révélation, dans le rôle principal, d'un acteur de génie, Gérard Philipe. L'année suivante, Camus, qui a eu quelques difficultés avec le F.B.I., est accueilli chaleureusement par les universités américaines. Il se charge de la publication des œuvres inédites de Simone Weil, mais il n'arrive pas à faire prévaloir ses vues à la direction de *Combat*, avec lequel il rompt lors de sa prise de position contre la répression d'une révolte à Madagascar par l'armée française : c'est un échec personnel et la mort d'un idéal.

En juin 1947, *la Peste* reçoit dès sa publication un accueil enthousiaste de la critique et du public, mais Camus semble n'éprouver qu'une sorte de désenchantement.

Cet état d'esprit est renforcé par un voyage en Algérie, suivi de l'échec, au théâtre Marigny, de *l'État de siège*, mis en scène par J.-L. Barrault. Camus voyage au Brésil en 1949. Dès son retour, à la fin août, il doit s'aliter et ne se relève que le 15 décembre, pour assister à la première de sa pièce **les Justes**, qui remporte un succès.

Affaibli, il travaille au ralenti, publie un recueil de ses articles **Actuelles I**. Puis un second ensemble d'essais philosophiques paraît sous le titre de *l'Homme révolté*, origine d'une vaste, longue et amère polémique.

Camus fait en 1952 un nouveau séjour en Algérie et, à son retour, rompt définitivement avec Sartre. Il met en chantier des nouvelles et adapte pour la scène *les Possédés*, de Dostoïevski.

Après **Actuelles II (1953)**, il réunit des textes écrits depuis 1939 sous le titre de *l'Été* (1954) : « *Ce monde est empoisonné de malheurs et semble s'y complaire. Il est tout entier livré à ce mal que Nietzsche appelait l'esprit de lourdeur. N'y prêtons pas la main. Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui.* »

Le 22 janvier 1956, il lance à Alger un courageux *Appel pour une trêve civile en Algérie* : « *Pour intervenir sur ce point, ma seule qualification est d'avoir vécu le malheur algérien comme une tragédie personnelle et de ne pouvoir, en particulier, me réjouir d'aucune mort, quelle qu'elle soit.* »

En septembre, il met en scène au théâtre des Mathurins son adaptation de *Requiem pour une nonne*, de William Faulkner, et publie son dernier roman, **la Chute**.

En 1957, il donne un nouveau recueil de nouvelles, *l'Exil et le royaume*. Le 17 octobre, il reçoit le **prix Nobel**. Il dédie **ses Discours de Suède** à l'instituteur **Louis Germain**. Mais **Actuelles III**, recueil des articles sur l'Algérie, souffre d'une conspiration du silence. Camus fait un nouveau voyage en Grèce ; sa santé donne de nouveau de l'inquiétude.

En 1959, il met en scène *les Possédés* au théâtre Antoine, puis va se reposer dans une maison récemment achetée à Lourmarin, en Provence. Le 20 décembre, il répond à une série de questions d'un professeur américain, R. D. Spector : « Je ne relis pas mes livres. Je veux faire autre chose, je veux le faire [...]. »

Le 4 janvier 1960, entre Sens et Paris, la puissante voiture de Michel Gallimard dérape et s'écrase contre un arbre ; le passager, Albert Camus, âgé de quarante-sept ans, est tué sur le coup. Il avait, dans son cartable, le manuscrit inachevé du « **Premier Homme** » qui ne paraîtra qu'en 1994.